

tune toujours baissante ; et si quelque chose surpassait sa beauté c'était sa tendresse pour nous.

Ils causèrent longtemps ensemble. Le lendemain, l'étranger partit. Hélas ! Gabrielle l'aimait, car elle connût l'ennui. Son teint si frais, si pur, se mit à pâlir, elle perdit l'appétit et maintes fois nous la surprinions à rêver à l'anglais (nous avons su depuis qui il était), que faire ? La réprimander ? mais ce n'était pas sa faute ? elle avait plutôt besoin de consolation. Nous nous concertâmes, Marie et moi, et nous nous décidâmes à lui en parler. Au premier mot elle fondit en larmes, croyant sans doute que nous n'avions à lui adresser que des reproches. Comme elle se trompait !

Depuis, il n'en fut plus question et nous la crûmes guérie, car elle parut plus gaie. Nous nous en réjouissions tout bas, lorsqu'une de mes sœurs, personne charitable comme on n'en voit plus, eut pitié de notre misère, et voulut pour quelque temps nous délivrer de Gabrielle, ce précieux fardeau. Elle parut heureuse de cette proposition et deux jours après, nous la laissons partir. Oh ! si nous avions pu prévoir ce qui devait arriver comme nous lui aurions combattu la proposition de sa tante !..... Mais le malheur frappe sans nous avertir.

## V.

Ma sœur, veuve depuis quelques années, demeurait à D... à vingt milles de V. Nous avions assez souvent des nouvelles de notre enfant, mais nous n'avions que les bonnes, ma sœur nous cachant les mauvaises. Ce n'est qu'après sa mort que nous sûmes ce qu'elle avait souffert.

La vieille femme ne pleurait plus, elle sanglottait.

Le vieillard continua : Jugez de notre douleur, de notre désespoir. Si jamais vous perdez un être qui vous fut cher, ce que je prie Dieu de vous épargner, si jamais la mort enlève une personne à votre affection sans vous laisser le temps de lui faire vos

Arthabaskaville, Janvier 1873.

adieux, et de recueillir son dernier soupir, oh ! alors seulement, vous comprendrez ce que nous avons souffert. Si encore elle fut morte entre nos bras, le sacrifice, quoiqu'immense, aurait été plus supportable. Et ce qui nous chagrine davantage, c'est la pensée que l'anglais à qui nous avons donné l'hospitalité le jour des Rois 1835 a été la cause de sa mort.

— Qui vous fait croire, lui dis-je, que c'est l'anglais qui l'a fait mourir ?

— Avant la venue de l'étranger, Gabrielle n'aimait que sa famille. Elle n'avait aucune affection sérieuse au dehors. Elle aimait l'anglais ; ce fut son premier amour, amour violent, désintéressé, amour enfin qui l'a tuée, car après avoir eu sans doute l'espérance de devenir sa femme, une lettre cruelle de l'anglais la jeta dans le désespoir. Cette lettre, la voici.

Et la tirant de son vieil habit tout rapé, il me la présenta. Elle était ainsi conçue :

Chère Gabrielle,

Je vous ai dit que je vous aimais, je m'étais trompé. Je m'étais abusé sur le sentiment que votre beauté a fait naître dans mon cœur. Je vous aimais à V. Je vous ai oublié à Montréal. Faites de même, oubliez-moi et ne me maudissez pas.

HENRY BOTHWELL.

Comprenez-vous, s'écria le vieillard avec un geste de mépris et de douleur, comprenez-vous maintenant comment il se fait que notre Gabrielle soit morte si jeune, si belle ?

Où, lui dis-je, je comprends. Cet Henry Bothwell était un infâme.

C'est un infâme ! répétèrent les deux vieillards. Quant à mon cocher, il dormait.

(A CONTINUER.)

M. J. A. POISSON.

## LES FRERES TENEBRES.

(Suite.)

— Eh bien, vieux William, repartit monsignor, ne nous fâchons pas encore pour cette fois-ci, je le veux bien ; il y a peut-être un bon coup ou deux à faire à Londres, depuis le temps. Je vais te donner mes raisons absolument comme si tu avais le droit de me demander des comptes. D'abord, nous n'avons rien à craindre ici ; pas un de nos manœuvres ne sait où nous sommes ; tous ignorent que nous parlons anglais comme père et mère, puisque tu as l'honneur d'être un enfant du quartier de la Tour, et moi d'être natif de la paroisse Saint-Gilles, à deux pas d'Oxford-Street, où j'ai fait mes premières armes. Demain matin, nous quittons ce taudis ; nous allons au bois de Vincennes, nous faisons notre

toilette dans un fourré et nous revenons bras dessus, bras dessous, jusqu'à la barrière : William Staunton, marchands de petits livres dans Ave-Maria-Lane, et mistress Olivin Staunton, sa jeune compagne, tous deux à leur premier voyage de Paris, des guinées pleines leurs poches et décidés à s'amuser comme des bienheureux. Nous descendons quelque part, aux environs du Palais-Royal, et va-t-en voir ce que sont devenus le conseiller privé du roi de Wurtemberg et le chambrier du pape !

— C'est absurde, dit froidement l'aîné, — est-ce tout ?

— Non... Si tu as le diable au corps pour partir,